Zeitschrift: Tracés : bulletin technique de la Suisse romande
Herausgeber: Société suisse des ingénieurs et des architectes
Band: 138 (2012)
Heft: 04: Colonialismes

Artikel: Collages de styles à Zanzibar
Autor: Fischer, Danielle
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-238258

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Danielle Fischer

Collages de styles à Zanzibar

ARCHITECTURE

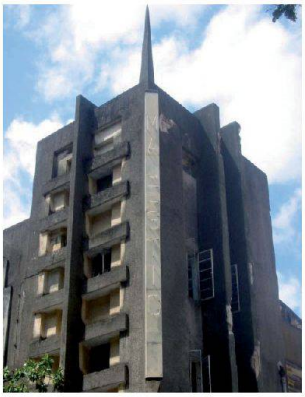
La ville de pierre de Zanzibar – *Stone Town* – est inscrite depuis onze ans au patrimoine mondial de l'UNESCO. Elle est connue pour ses bâtisses en pierre de corail, au caractère arabe ou indien, mais cette image féerique reste en deçà de la réalité. En fait, la ville recèle une diversité culturelle et stylistique bien plus vaste. Mal perçue, souffrant d'une idéalisation unilatérale, cette diversité est cependant menacée. Comme le montre l'histoire récente d'un cinéma au style qui tient à la fois du sarrasin écossais et d'une modernité art-déco afro-indienne.

L'archipel de Zanzibar, situé en face des côtes tanzaniennes, est formé de deux îles principales, Pemba et Unguja. *Stone Town*, la capitale, se trouve sur cette dernière. Les premiers habitants de la région étaient des Bantous venus du continent. Dès le 8e siècle, arrivent avec la mousson des voiliers de commerçants arabes, indiens, plus tard chinois et portugais, qui contribuent à forger la culture des îles. Le swahili sert de langue commune à l'ensemble de la région côtière. Dès 1850, l'Allemagne et la Grande-Bretagne s'y font de plus en plus fortes, jusqu'à ce que le sultanat indépendant passe en 1890 sous influence britannique pour former le protectorat de Zanzibar. Officiellement, en tant que territoire partiellement souverain, il continue à être gouverné par un sultan ; mais dans les faits, Zanzibar est maintenant une colonie britannique, et le consul commence à y déployer une puissance de gouverneur.

En 1963, Zanzibar récupère son indépendance sous la forme d'une monarchie constitutionnelle. Une année plus tard, un coup d'Etat permet à un « conseil révolutionnaire » de faire des îles une « république populaire » qui, dans la foulée, fusionne avec le Tanganyika voisin pour donner naissance à la République Unie de Tanzanie. Au cours de cette révolution courte mais sanglante, certaines ethnies minoritaires, avant tout des Arabes et des Indiens, sont chassées. Malgré cela, Zanzibar reste un lieu des cultures les plus diverses qu'une grande partie des habitants indiens et arabes réintègrent après 1980.

Un style écossais tout droit sorti des 1001 nuits

La physionomie de l'historique *Stone Town* est dominée par une diversité culturelle parfois déconcertante. La plupart des immeubles d'habitation, serrés les uns contre les autres,



1

2

Fig. 1 : Le Majestic Cinema, situé à l'angle d'une rue secondaire de Stone Town (Photo Danielle Fischer)

Fig. 2 : La façade des années 50 est presque entièrement conservée. Seul élément rajouté, les barreaux du rez-de-chaussée (Photo Danielle Fischer)

Fig. 3 : Le Royal Theater de John Sinclair vers 1940. A droite, l'école Aga Khan (Photo Ranchhod T. Oza, Capital Art Studio, Zanzibar)

Fig. 4 : Le nouveau Majestic Cinema peu après son inauguration en 1955 (Photo Ranchhod T. Oza, Capital Art Studio, Zanzibar)

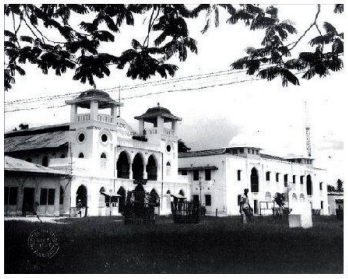
Fig. 5 : Des étals devant l'entrée du cinéma. Les locaux dans leur dos accueillent une librairie.

ont été construits en pierre de corail par des immigrants d'Inde et d'Oman. Les ornements et la forme de certains éléments de construction comme les voussures relayent les traditions des différents pays d'origine. De manière générale, la ville a subi de très nombreuses influences culturelles et stylistiques, pourtant largement ignorées tant des responsables de la conservation et de la restauration du patrimoine que des visiteurs.

Ce phénomène se trouve particulièrement bien illustré par l'histoire récente de deux bâtisses à Vuga, quartier cossu du sud de la capitale, le Majestic Cinema et son prédécesseur, le Royal Theater. A cet endroit, le gouvernement colonial avait créé au début du siècle une cité-jardin d'après le modèle européen. Des bâtiments représentatifs comme l'hôpital, l'école Aga Khan ou le Memorial Peace Museum en témoignent encore aujourd'hui.

Dès 1920, beaucoup de villes d'Afrique de l'Est ont commencé à construire des cinémas. Jusqu'à la fin des années 50, ces bâtisses accueillaient également des concerts, des spectacles, des lectures ou des rassemblements politiques[1]. A Zanzibar, Hassanali Adamji Jariwalla, commerçant de soie indien, détenait de 1916 à 1936 une licence d'établissement public. Il était propriétaire de plusieurs théâtres et cinémas avant de s'établir en 1942 à Dar es Salaam afin d'étendre son influence[2]. En 1921, il décide de faire construire le Royal Theater et mandate nul autre que le consul britannique, l'Ecossais John Sinclair, qui résidait à Zanzibar depuis 1896.

En tant que consul, il était responsable de l'aménagement urbain, mais il a exercé aussi une forte influence comme architecte. En plus du Royal Theater, il est l'auteur



3

4

de l'école Aga Khan[3], du Palais de Justice et du Peace Memorial Museum à Vuga, du marché Seyyideieh dans le quartier Darajani et du bâtiment de la poste dans le quartier de Shangani. Autodidacte, il ajoute à une architecture classique européenne des éléments issus des traditions arabe ou indienne, pour définir un nouveau style auquel il faisait lui-même référence sous l'appellation de « sarrazinisme »[4]. Un fonctionnaire colonial décrit le phénomène quelques décennies plus tard dans ses mémoires : « Le consul avait un violon d'Ingres, l'architecture. A Zanzibar, les plans de construction devaient passer par lui. Il était convaincu – idée fort heureuse – que tous les nouveaux bâtiments devaient

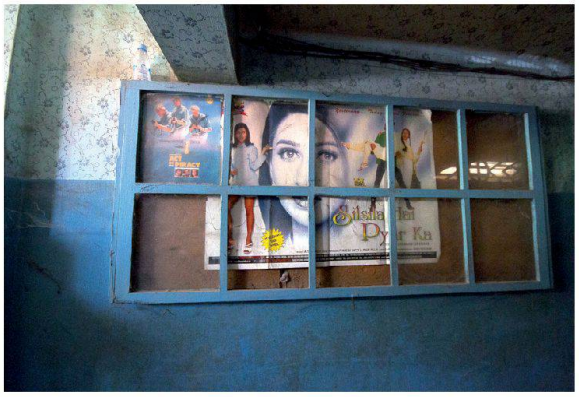
[1] Reinwald B., « Tonight at the Empire ; Cinema and Urbanity in Zanzibar, 1920s to 1960s », In Afrique & Histoire, Verdier, 2006/1, vol. 5, pp. 85-90

[2] Ibid., p. 90

[3] Aujourd'hui siège de l'institut Kiswahili de l'université de Zansibar.

[4] Sheriff A., « The History & Conservation of Zanzibar Stone Town », In Eastern African Studies, Londres, 1992, p. 24 D'après A. Sheriff, le « sarrazinisme » de John Sinclair s'inspirait avant tout de styles architecturaux du Maroc et d'Istanbul.

5



6

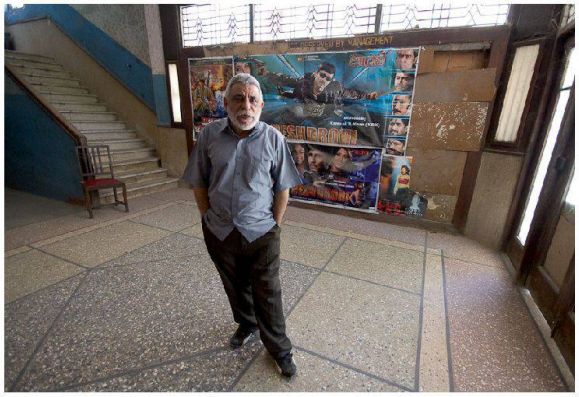
(page précédente) Fig. 6 : La vieille affiche d'un film hindi tels qu'on les projetait au Majestic Cinema jusque dans les années 80

Fig. 7 : Le foyer, avec au fond le portrait de l'ancien président Karume

Fig. 8 : Abdulhussein Malash, qui fait partie de la deuxième génération de la famille propriétaire

Fig. 9 : L'escalier qui mène à l'estrade et aux bureaux situés au premier et au deuxième étage

7



8

être construits dans un style sarrasin, qu'il considérait lui-même comme l'unique application possible de la tradition mauresque. Ainsi, l'hôpital prenait des airs de palais de calife, un cinéma près du port présentait des ressemblances avec l'Alhambra et le nouvel aéroport tirait tous ses détails de la Grande Mosquée du Caire… »[5]

La plupart des constructions de John Sinclair, très bien documentées, sont aujourd'hui inscrites au patrimoine mondial. La façade principale de son Royal Theater, de deux étages, présente des tours angulaires reliées au rez-de-chaussée et au premier étage par une véranda avec trois arcs en ogive mauresques. Des balustrades à la française servaient de garde-corps aux balcons des tours.

Successeur de John Sinclair, Eric Dutton a lui aussi influencé la ville. Il élabore un ambitieux plan décennal de 1946 à 1955, développé ensuite par le fonctionnaire colonial Henry Kendall. Mais peu après sa publication, le gouvernement britannique annonce qu'il n'est pas prêt à en assumer les coûts. L'époque du colonialisme touchait à sa fin et l'empire britannique commençait à réduire peu à peu le domaine d'influence de ses délégués. Henry Kendall a tout juste réussi à faire passer un plan de zone afin de définir des secteurs A (High Class), B (Middle) et C (Native Huts), ce qui n'induisait aucune dépense[6]. Notamment eu égard à un futur développement touristique de l'île, la Stone Town et les quartiers de villas où résidaient des Européens, des Indiens et des Arabes fortunés devaient rester imperméables à des constructions non désirées. Le Royal Theater faisait partie de la zone A, où l'on accordait une grande importance à la conception architecturale[7].

Du swing et du communisme

D'un point de vue de l'histoire de l'architecture, la période de transition qui va du milieu des années 50 jusqu'à la révolution demanderait à être étoffée. Elle n'est pas sans importance, vu qu'elle absorbe diverses sources d'influence venues de l'étranger et que la population, au niveau politique et culturel, se prépare à l'indépendance. Entre 1951 et 1956, avec la révolte des Mau Mau au Kenya, l'empire colonial britannique en Afrique de l'Est est ébranlé jusque dans ses fondements. Beaucoup de jeunes gens de Zanzibar ou de Tanzanie partent se former en Russie, en Chine, à Cuba ou en Angleterre, envoyés pour la plupart par l'émergeant Parti Afro-Shirazi et accueillis par les partis communistes du monde entier. Certains ont rejoint le parti et ont ainsi fait leurs premières gammes politiques, une expérience qui allait leur servir dix ans plus tard, au moment de la révolution et de la mise en place d'un état socialiste en Tanzanie. En revenant au pays, ils importaient également un nouveau style de vie. Dans son autobiographie, le futur ministre Ali Sultan Issa décrit les années 50 comme suit : « Je portais des blue-jeans et des t-shirts imprimés. J'ai appris à danser le swing, nouveau à Zanzibar. On connaissait la valse, la rumba et le tango, mais les nouveaux styles de danse venant du Sud des Etats-Unis étaient inconnus. J'étais passionné par Nat King Cole, Perry Como et Frank Sinatra… »[8]

[5] Ommanney F. D., *Isle of Cloves*, M.W. Books, Londres, 1957, p. 86

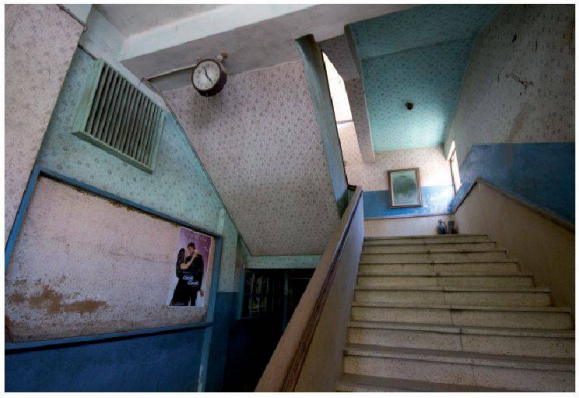
[6] Cunningham Bissell W., *Urban Design, Chaos and Colonial power in Zanzibar*, Bloomington, Etats-Unis, 2011, p. 280

[7] Myers G. A., *Verandahs of Powers. Colonialism and Space in Urban Africa*, Syracuse University Press, Syracuse / New York, 2003, p. 101

Fig. 10 : C'est ici qu'était situé le premier guichet, on pouvait acheter son billet depuis la rue

Fig. 11 : Abdulhussein Malash dans la salle de cinéma qui pouvait accueillir environ 450 spectateurs

Fig. 12 : Les fauteuils d'origine, qui ont bientôt 60 ans. Au fond, l'estrade et l'espace de projection



9

10

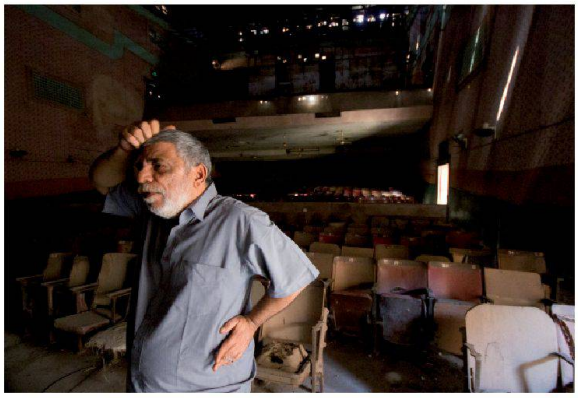
Dans le domaine de l'architecture, le style colonial appartient désormais au passé. Les nouveaux projets étaient alors dessinés par des professionnels venants de familles fortunées d'origine indienne ou arabe. Certains d'entre eux avaient fait des études en Europe ou dans les pays de leurs ancêtres.

11

Art déco entre style colonial et modernisme

En 1954, le Royal Theater – rebaptisé Majestic Cinema – est victime d'un incendie. La Zanzibar Theater Ltd., propriétaire, planifie alors une reconstruction au même endroit. L'architecte, un certain Dayaliji Pitamber Sachania, issu d'une famille d'origine ouest-indienne (Gujarat), est peu connu. Il avait probablement fait des études en Angleterre. Dans les années 40 et 50, il construit quelques bâtiments administratifs et un temple hindou, le Shree Shiv Shakti Mandi dans le quartier de Malindi. Selon les indications de son petit-fils, sa fille aurait aussi collaboré au nouveau projet pour le cinéma[9]. La nouvelle salle est inaugurée le 20 octobre 1955 par le sultan Sultan Seyyid Khalifa bin Haroub, en présence du consul Henry Steven Porter et lors d'une projection du film indien *Uran Khatola*.

Le bâtiment peut être considéré comme un signe annonciateur de la modernité. Fait remarquable, pour la première fois depuis le début de l'époque coloniale, des architectes locaux signaient seuls les plans pour des bâtiments impor-



12

[8] Burgess G.T., *Race, Revolution and the Struggle for Human Rights in Zanzibar – The Memories of Ali Sultan Issa and Seif Sharif Hamad*, Ohio University Press, Athènes, 2009, p. 46

[9] Bash Valambia (petit-fils de D. P. Sachania), sur <www.bdonline.co.uk/bhash-valambia/2128348.publicprofile2011> le 25 août 2011 et dans une conversation téléphonique du 18 janvier 2012

Fig. 13 : Le Majestic Cinema au crépuscule

(Sauf mention, toutes les images illustrant l'article sont des photographies de Francesca McKenna, <www.akilipix.com>)

tants. Mais pour les professionnels issus de familles indiennes ou arabes, ce n'était qu'une courte parenthèse, qui dura jusqu'à la révolution. D. P. Sachania trouve la mort dans un accident de voiture en 1960[10].

Avec ses proportions soignées et ses détails décoratifs, le nouveau cinéma témoigne d'une influence art-déco. Cependant, le bâtiment comporte également des éléments modernes, comme la grande ouverture vitrée sur son côté droit ou les balcons, les brise-soleil et les avant-toits qui soulignent son axe horizontal. Le nouveau cinéma n'est pas sans rappeler des bâtiments sis à Dar es Salaam (Tanzanie), le Diamond Jubilee Building (1946) par exemple, ou alors ceux érigés dans les années 50 à Asmara – capitale art-déco de l'Erythrée – par les Italiens Mario Fanan et Arturo Mezzidimi[11].

Témoins d'une histoire de l'architecture multiculturelle

De telles bâtisses, peu importe si elles ont été construites par des architectes renommés ou non, sont les témoins d'une architecture moderne africaine qui a pris son essor de manière indépendante, sans influence des régimes coloniaux. Ce mouvement est né vers la fin de l'époque coloniale. A Zanzibar, ses représentants était en général issus de familles européennes, indiennes ou arabes. Contrairement aux fonctionnaires coloniaux britanniques, ils avaient grandi en Afrique. Cette confrontation avec les nouvelles formes de la modernité fut, pour Zanzibar, une libération du diktat stylistique de l'empire britannique. Le fait qu'on puisse malgré tout s'inspirer d'un style art-déco franco-américain – l'exotisme romantique pratiqué auparavant par le gouvernement colonial ne fait pas exception – montre l'extraordinaire diversité et la réciprocité des références architecturales dans un contexte qui est dominé par le commerce, la migration et la politique coloniale.

Il y a longtemps qu'on a projeté le dernier film au Majestic Cinema. Désert, le bâtiment est et en train de tomber en ruine, et ne fait pas partie du plan de conservation de l'ONU, censé répertorier, à *Stone Town*, les places et les constructions dignes d'être conservées. Mais selon Sam Pickens, auteur du plan onusien et directeur adjoint de l'Aga Khan Trust for Culture, il y figurerait probablement si l'on revisitait cette liste aujourd'hui[12].

Danielle Fischer, arch. ETHZ,
rédactrice pour l'architecture à *TEC21*
Traduit de l'allemand par Anna Hohler

[10] D'après des renseignements de Narendra Gajjar (par e-mail et téléphone, le 20 janvier 2012) et de Bash Valambia (par téléphone, le 25 janvier 2012)

[11] Voir *TEC21* 23/2004, et Denison E., Ren G. Y., Gebremedhin N., *Asmara, Africa's Secret Modernist City*, Londres / New York, 2003, p. 228

[12] Sam Pickens, directeur adjoint de l'Aga Khan Trust for Culture, Genève (par e-mail le 12 janvier 2012)

13